

LES GUÈGUES ET LES TOSQUES EXISTENT-ILS ?

L'OPPOSITION NORD/SUD EN ALBANIE ET SES INTERPRÉTATIONS

Gilles de Rapper

« Un pays miné par la fracture communautaire. Depuis 1992, les Guègues du Nord ont chassé du pouvoir les Tosques du Sud. » Le 9 mars 1997, en pleine crise albanaise provoquée par la faillite des systèmes d'épargne pyramidale¹, le quotidien français *Libération* expliquait l'émergence d'une rébellion armée dans certaines villes du Sud par la revanche de la « clientèle tosque » de l'ancien dictateur Enver Hoxha, chassée du pouvoir en 1992 par Sali Berisha dont la « seule appartenance à la tribu des Guègues » avait permis de passer pour anticommuniste et de s'emparer du pouvoir. La crise de 1997 a ainsi vu le retour dans les médias et la presse spécialisée de l'idée d'une « fracture » entre deux composantes de la population albanaise, les Guègues au Nord et les Tosques au Sud, chacune avec ses propres caractéristiques, et toutes deux promptes à entrer en conflit pour la domination du pays. Des observations conduites dans le Sud du pays avant et après la crise révèlent cependant que les catégories guègue et tosque ne sont pas en usage dans la population, et que si une

¹ En mars 1997, l'effondrement des systèmes d'épargne pyramidale – dans lesquels les intérêts des premiers adhérents sont assurés par les apports de capital des nouveaux – provoque le désarroi d'une très grande partie de la population qui, ajouté au mécontentement et au climat de violence politique nés des élections parlementaires de l'année précédente, a entraîné un soulèvement massif de la population contre le gouvernement. Au début de l'année 1997, la société albanaise a été plongée dans un climat de violence, dont les acteurs étaient d'un côté le gouvernement et la présidence de la République, avec une partie de l'armée et des forces de police, de l'autre des groupes armés ayant pris le contrôle de quelques villes et territoires restreints. Entre les deux, la population s'était emparée d'un armement considérable pillé dans les dépôts de l'armée pour assurer sa sécurité alors que le fonctionnement normal de l'État était totalement déréglé. L'annonce d'élections anticipées et l'envoi par l'Union européenne de forces chargées de rétablir la sécurité ont permis de calmer la situation, mais cette « guerre civile », comme elle a été appelée dans les médias occidentaux (et albanais), a laissé des traces profondes.

opposition entre Nord et Sud est souvent exprimée, elle ne permet pas de poser l'existence de deux [626] « communautés », « tribus » ou « groupes ethniques » distincts.

Cet article vise à montrer que la reconnaissance de deux « groupes ethniques », guègue et tosque, constitutifs de la nation albanaise, fait partie d'un savoir commun sur l'Albanie développé à partir du XIX^e siècle et souvent reproduit depuis, sans interrogation sur sa pertinence actuelle. Il montre aussi que les interprétations locales de l'opposition entre Nord et Sud apparaissent pareillement insuffisantes pour rendre compte de la réalité des différences entre Nord et Sud, et invite ainsi à reconsidérer la problématique de la diversité régionale en Albanie.

Des Guègues et des Tosques

Une histoire complète de l'utilisation des catégories « guègue » et « tosque » dans la littérature relative à l'Albanie dépasse le cadre de cet article. Quelques exemples puisés dans les études publiées depuis les années 1950 suffiront à montrer que la division de la population albanaise en deux groupes distincts définis géographiquement (les Guègues au nord du fleuve Shkumbin, les Tosques au sud), ainsi que les rapports d'opposition qu'entretiennent ces deux groupes sont perçus comme un trait marquant, et très souvent explicatif, de l'histoire et de la société albanaises.

Les mots se rapportant à ces deux groupes apparaissent dès le XIX^e siècle. Dans les écrits des voyageurs et des consuls européens, c'est surtout après l'indépendance de 1913 que la population de l'Albanie est perçue comme la réunion de deux groupes distincts et concurrents, les Guègues et les Tosques. Dans un article publié en 1968 et qui s'appuie en grande partie sur des études en langues occidentales datant de la première moitié du XX^e siècle, Ian Whitaker² s'efforce de montrer que l'histoire politique récente de l'Albanie, de 1910 à 1950, ne peut s'expliquer uniquement par des facteurs individuels, et qu'il faut au contraire prendre en compte la « structure sociale traditionnelle du pays » (p. 253). Il se propose alors de présenter cette structure, dans un premier temps chez les Guègues, « le plus septentrional des deux groupes ethniques qui composent l'Albanie actuelle », puis chez les Tosques, où elle présente un caractère contrasté par rapport à celle du Nord. Il conclut cette double présentation (22 pages pour les Guègues, contre une seule pour les Tosques) en affirmant qu'il est nécessaire de prendre en compte « the sharp contrast between the independent familistic mountaineers, the Ghegs, and the passive, oppressed Tosk peasantry » (p. 276). La dernière partie de l'article retrace l'histoire récente de l'Albanie en tenant compte de l'appartenance guègue ou tosque des protagonistes, individuels ou collectifs. Il y distingue trois grandes périodes, selon que le pays est dominé par l'un ou l'autre groupe : Tosques jusqu'en 1924, puis Guègues jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, et Tosques à nouveau avec les communistes (p. 280). Ian Whitaker n'est ni le premier ni le

² Ian Whitaker (1968), *Tribal Structure and National Politics in Albania, 1910-1950*. in I. M. Lewis (dir.), *History and Social Anthropology*. London, Tavistock, p. 253-293.

dernier à présenter l'histoire de l'Albanie contemporaine sous la forme d'un balancement entre domination guègue et domination tosque³. Beaucoup d'analystes verront la chute de la dictature communiste en 1991 comme le retour au pouvoir des Guègues. Le point à retenir est que l'existence de ces deux « groupes ethniques » est considérée comme une donnée de l'ethnographie et de la démographie, que l'on doit prendre en compte pour comprendre les évolutions politiques et historiques du pays. Ian Whitaker est en revanche l'un des seuls auteurs occidentaux à s'être intéressé à l'opposition entre Nord et Sud, et, en conséquence, ce que l'on peut dire de l'attitude occidentale vis-à-vis de cette question repose surtout sur des travaux beaucoup plus [627] généraux sur l'histoire et la géographie de l'Albanie. La plupart des synthèses portant sur l'Albanie, les Balkans ou l'empire ottoman commencent ainsi par rappeler l'existence de deux groupes d'Albanais aux caractéristiques contrastées, sans s'interroger sur l'historicité de cette division et des catégories qu'elle met en œuvre. « Il y avait d'abord la traditionnelle coupure de la vallée du Shkumbin séparant la masse des Tosques au sud de celle des Guègues au nord... »⁴. Cela donne parfois lieu à des anachronismes, comme lorsque l'on parle de « groupes ethniques » guègue et tosque dès le début du XVII^e siècle⁵, alors que, selon les historiens albanais, les deux ethnonymes n'apparaissent au plus tôt qu'un siècle plus tard⁶.

En quoi les deux groupes se différencient-ils ? En dehors de l'argument racial développé dans les décennies précédentes et plus rarement avancé aujourd'hui (les Guègues seraient des « dinariques de haute taille, blonds », les Tosques, des « brachycéphales bruns de petite taille »⁷), les marqueurs des deux groupes sont avant tout géographiques et historiques, avec un penchant vers le déterminisme géographique. Les Guègues vivent dans les montagnes du nord, les Tosques dans les vallées et les plaines du Sud ; en conséquence de quoi les premiers vivent repliés sur eux-mêmes, tandis que les seconds sont ouverts sur le monde. À l'époque ottomane, les premiers sont présentés comme étant restés indépendants, perpétuant un mode de vie ancestral dans le cadre des tribus et des clans et sous l'emprise du droit coutumier, le *kanun*, tandis que les seconds intégraient le cadre politique, administratif et économique de l'empire, et surtout partaient en émigration, recevant de cette manière des influences extérieures qui leur firent abandonner à la fois le code coutumier et l'organisation clanique. Le contraste entre les deux espaces est visible dans le domaine de l'habitat, où l'on oppose les hameaux dispersés des montagnards guègues aux gros villages de plaine des Tosques. Implicitement au moins, on fait cependant souvent remonter l'origine de la division en Guègues et Tosques bien avant l'époque ottomane, en faisant remarquer que les inscriptions mises à jour par les archéologues sur le territoire actuel de l'Albanie sont latines au nord alors qu'elles sont grecques au sud, ou encore que le schisme de 1054 a coupé en deux l'espace albanais, plaçant le Nord sous

³ Les allégeances politiques renvoient en réalité à des niveaux d'appartenance multiples, dont celui des communautés religieuses et des réseaux locaux et familiaux.

⁴ Georges Castellan (2002), *Histoire de l'Albanie et des Albanais*. Crozon, Armeline, p. 63.

⁵ Veinstein in Robert Mantran (1989), *Histoire de l'empire ottoman*. Paris, Fayard, p. 294.

⁶ Voir plus bas, deuxième partie.

⁷ Georges Castellan (1980), *L'Albanie*. Paris, Presses Universitaires de France, p. 17.

l'influence de Rome et le Sud sous celle de Byzance⁸. Reste le critère de la langue, qui distingue les locuteurs des dialectes guègues de ceux de dialectes tosques. Ces deux groupes – car il n'existe pas un seul dialecte guègue et un seul dialecte tosque – se différencient par le lexique et par certains traits morphosyntaxiques et phonologiques à tel point que l'intercompréhension n'est pas toujours aisée. La question de la différenciation dialectale a occupé les linguistes, mais ce n'est qu'au prix d'une simplification que l'on peut fonder l'existence de deux groupes ethniques, guègue et tosque, sur la base des dialectes de l'albanais, tant les incertitudes demeurent sur la date d'apparition des dialectes, leur évolution et leurs contacts, entre eux comme avec les langues voisines⁹. Malgré ces incertitudes, les différences dialectales sont fréquemment avancées à l'appui de l'existence de deux groupes ethniques. En dehors des études spécifiquement linguistiques, elles sont le plus souvent considérées comme un donné, et on s'interroge peu sur leur origine. Les attitudes à cet égard oscillent entre une thèse qui fait des deux groupes dialectaux les descendants de deux langues distinctes peu à peu rapprochées¹⁰, et une autre qui voit dans les différences dialectales actuelles un phénomène de différenciation récent, beaucoup moins marqué par le passé qu'il ne l'est aujourd'hui¹¹.

Il ne s'agit pas ici de nier l'existence de différences entre le Nord et le Sud de l'Albanie dans le domaine de la géographie, de [628] l'ethnographie, de la langue ou du destin historique. Des observations plus poussées et moins soucieuses de présenter un tableau contrasté du Nord et du Sud révèlent une situation plus complexe, dans laquelle Nord et Sud sont loin d'apparaître comme des régions homogènes et où le fleuve Shkumbin ne constitue pas une frontière aussi nette. A titre d'exemple, on peut mentionner le fait que certaines régions du Sud (Himarë, Labëri) ont bénéficié à l'époque ottomane d'un degré d'autonomie comparable à celle d'une partie des régions du Nord, ou encore que le chant polyphonique que l'on pose volontiers comme une caractéristique tosque n'est pas connu dans tout le Sud de l'Albanie. On peut donc reprocher à la plupart des travaux qui reprennent à leur compte la division en Guègues et Tosques à la fois de présenter un tableau artificiellement contrasté de la population albanaise, et de poser *a priori* l'existence de deux groupes ethniques sans s'interroger sur les conditions de leur formation et de leur maintien¹².

Ce savoir commun, abondamment reproduit dans les travaux sur l'Albanie et rarement discuté, a été largement utilisé pour interpréter et expliquer la crise de 1997, au

⁸ Voir par exemple Castellan, *Histoire de l'Albanie et des Albanais*, p. 27.

⁹ Voir Victor A. Friedman (2003), *Vendi i gegnishtes në gjuhën shqipe dhe në Ballkan*. *Phoenix* 7, 1-6, p. 40-56, avec la bibliographie.

¹⁰ Ainsi lit-on dans l'*Encyclopédie de l'Islam* (2^e édition, art. Arnawutluk) que l'ancien illyrien et l'ancien épirote peuvent être vus comme les prototypes du guègue et du tosque respectivement.

¹¹ C'est le cas par exemple de Dhimitër S. Shuteriqi (1956), *Mbi disa çështje t'Arbërit dhe mbi emrin Shqipëri*. *Buletin për shkencat shoqërore* X, 3, p. 189-224, ici p. 210.

¹² Des auteurs adoptant une démarche constructiviste vis-à-vis de la nation albanaise semblent dans le même temps considérer les Guègues et les Tosques comme une donnée de fait à laquelle cette même démarche ne s'applique pas. C'est le cas de Stark Draper (1997), *The conceptualization of an Albanian nation*. *Ethnic and Racial Studies* 20, 1, p. 123-144.

cours de laquelle le Parti démocratique au pouvoir depuis les élections de 1992 a dû céder la place au Parti socialiste dans un climat de guerre civile. Parce que les appuis du président Sali Berisha et du Parti démocratique étaient plus forts dans certaines régions du Nord, alors que ceux de son rival Fatos Nano et du Parti socialiste se concentraient dans le Sud, on a volontiers vu dans leur conflit une forme ou une résurgence des « antagonismes ethniques » entre Guègues et Tosques¹³. Le recours presque automatique à l'opposition entre Guègues et Tosques lorsqu'il s'agit d'expliquer l'actualité albanaise apparaît bien lorsque les mêmes arguments sont utilisés à propos de la crise albanaise de 1997 et des réactions albanaises à la crise kosovare de 1999¹⁴. Une analyse plus fine de la géographie électorale et des pratiques politiques de l'après-communisme montre au contraire que l'on ne peut réduire la crise à l'expression d'un antagonisme entre Albanais du Nord et Albanais du Sud¹⁵.

Si l'opposition entre Guègues et Tosques apparaît ainsi comme un lieu commun dont la valeur heuristique est très faible, il n'en reste pas moins que les deux appellations ont bel et bien existé, et que l'opposition entre Nord et Sud fait partie de la perception que les Albanais ont d'eux-mêmes.

De la formation de la nation et du territoire national

Le traitement appliqué par les chercheurs albanaise au couple Guègue-Tosque est totalement différent de celui pratiqué aujourd'hui par la plupart de leurs collègues étrangers. Là où ces derniers voient dans l'opposition entre les deux groupes une cause ou une explication de certains développements historiques, les premiers y voient au contraire un effet : Guègues et Tosques n'ont pas toujours existé, leur apparition peut être datée et expliquée, et leur disparition est en cours ou à tout le moins prévisible, en raison du renforcement de l'unité nationale et de la modernisation du pays. Comparée à la première, une telle approche privilégie l'étude des sources, à la recherche de l'apparition et des emplois des catégories guègue et tosque ; elle s'efforce d'autre part de situer ces catégories dans leurs relations avec d'autres niveaux d'identification, politique ou religieuse. Il revient ainsi à Dhimitër Shuteriqi d'avoir proposé, en 1956, une revue des sources existantes et un tableau diachronique des différents ethnonymes utilisés [629] en Albanie¹⁶. S'appuyant sur les textes des auteurs albanaise des XVI^e et XVII^e siècles, sur les travaux des premiers albanologues étrangers, ainsi que sur les traductions albanaise de la Bible et les premiers

¹³ Jean-Michel De Waele, Kolë Gjeloshaj (1997), La difficile démocratisation albanaise : les causes et les étapes de la crise de 1997. *Transitions* XXXVIII, 1&2, p. 30-59, ici p. 52.

¹⁴ C'est ainsi que Kolë Gjeloshaj, Jean-Michel de Waele (2000), La République d'Albanie et la question du Kosovo. *Cahiers d'études sur la Méditerranée orientale et le monde turco-iranien* 29, p. 165-198, reprennent, p. 181, ce qu'ils avaient écrit trois ans plus tôt (voir note ci-dessus).

¹⁵ Voir en particulier Christian Pihet (2000), 1991-1999 : Années d'orages en Albanie. L'organisation difficile d'un système politique pluraliste. *Cahiers d'études sur la Méditerranée orientale et le monde turco-iranien* 29, p. 141-164, ici pp. 151-152.

¹⁶ Shuteriqi, Mbi disa çështje...

recueils de folklore du XIX^e siècle¹⁷, il retrace l'apparition des appellations utilisées pour désigner tout ou partie de la population albanaise. Concernant les mots *geg* et *toskë*, Shuteriqi met en évidence leur caractère à la fois extérieur et péjoratif. Extérieur, parce que ce ne sont pas les Guègues eux-mêmes, dans un premier temps, qui se désignent comme tels, ni les Tosques comme Tosques, mais que ces appellations sont imposées par un autre groupe. Péjoratif, parce que le sens premier de ces deux appellations semble avoir été celui de « paysan, rustaud, sauvage ». Plus précisément, le mot *geg* apparaît d'abord comme un nom personnel, nom familial ou nom lignager, dans certaines régions d'Albanie du Nord et du centre. On le trouve en tant que tel dans un certain nombre de toponymes de ces mêmes régions. À partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle, il est employé par les *bejtexhi* – poètes populaires – du Sud pour désigner les soldats et les mercenaires d'Albanie du Nord venus combattre en Albanie du Sud. Les voyageurs étrangers du début du XIX^e siècle, plus familiers du Sud que du Nord, désignent par le mot Guègue tous les Albanais du Nord, comme devaient le faire à l'époque leurs informateurs des régions méridionales. En fait, le mot prend alors une dimension politique, puisque ce sont les habitants des régions soumises au pouvoir des Bushatli¹⁸ qui sont appelés *Geg*, et leurs régions *Gegëri*, par ceux du Sud, soumis au pouvoir d'autres pachas. C'est ainsi que l'Anglais Leake, en 1835, rattache la ville d'Elbasan à la Tosquerie, alors qu'elle est située sur la rive droite du Shkumbin et que ses habitants parlent un dialecte guègue ; mais elle était lors du passage de Leake sous la domination d'Ali pacha de Ioannina¹⁹. En 1854, le consul autrichien Georg von Hahn, bon connaisseur du Nord comme du Sud, écrit que seuls les gens du Sud utilisent le mot *Geg* pour désigner ceux du Nord, dans un sens péjoratif, alors que ces derniers refusent cette appellation pour eux-mêmes, préférant celle de *Skëpetar*²⁰.

Quant au mot *toskë*, il apparaît au XV^e siècle comme nom de famille ou lignager, et ne semble pas avoir eu un usage plus large avant le début du XVIII^e siècle. En tant que désignation collective, il a d'abord un sens péjoratif, celui de « rustaud, paysan ». Dès le début du XIX^e siècle, le mot Tosquerie est utilisé par les voyageurs étrangers pour désigner la région située entre le Shkumbin et la Vjosë, mais, dans l'usage local, il s'applique d'abord à la région située sur la rive droite de la Vjosë, en face de la ville de Tepelenë. Là encore, von Hahn précise que si les Albanais du Sud s'en tiennent à ce sens restreint, ce sont ceux du Nord qui appellent Tosquerie l'ensemble de l'Albanie du Sud²¹. Pour Shuteriqi, la généralisation de l'usage des noms *Gegëri* et *Toskëri* par les Albanais coïncide avec la formation des deux grands pachaliks, celui des Bushatli au nord et celui d'Ali pacha de Ioannina au sud, et les deux mots ont donc d'abord une signification politique. Ils remplaceraient des appellations plus locales, qui s'étaient maintenues en raison du

¹⁷ On notera que les sources ottomanes sont ignorées par Shuteriqi, alors qu'il serait intéressant de retracer l'évolution du vocabulaire et des divisions appliquées par l'empire ottoman aux territoires albanais.

¹⁸ Les Bushatli sont une famille de Shkodër, dont cinq représentants ont successivement dirigé un grand pachalik englobant la majeure partie du Nord de l'Albanie et du Kosovo, entre 1757 et 1831.

¹⁹ Tandis que les Bushatli se constituent un vaste domaine dans le Nord, Ali de Tepelenë fait de même dans le Sud, entre 1785 et 1822.

²⁰ Johann Georg von Hahn (1854), *Albanesische Studien*. Jena, Friedrich Mauke, III, p. 19.

²¹ Ibid., III, p. 130.

morcellement politique et économique des régions albanaises, et seront elles-mêmes progressivement remplacées par une nouvelle appellation, *Shqipëri*, dont la généralisation coïnciderait, toujours selon l'auteur, avec l'émergence du sentiment de l'unité nationale albanaise, au cours du XIX^e siècle.

En plus de sa perspective historique et de sa recherche des sources, l'article de Shuteriqi a le mérite d'introduire la notion d'altérité dans la question des Guègues et des Tosques, ce qui le rapproche de démarches plus récentes, en particulier de celles suivant la « révolution copernicienne » opérée [630] par Fredrik Barth en 1969 : les deux groupes existent d'abord dans le regard de l'autre, et leurs noms sont des *exonymes*, attribués de l'extérieur, qui finissent par entrer dans la pratique de ceux qu'ils désignent²².

Quelques années plus tard, en 1962, l'ethnologue Rrok Zojzi publie un article qui systématise cette évolution²³, expliquant comment l'Albanie actuelle est le résultat de la réunion, au cours du XIX^e siècle, de deux grandes régions, la Gegëri et la Toskëri, elles-mêmes formées au cours des XVII^e et XVIII^e siècles par le groupement de régions plus petites, apparues entre le XIII^e et le XV^e siècle, qui sont elles aussi le résultat de l'agrégation de régions encore plus petites. Ainsi, le mot Gegëri désigne d'abord, dans un sens restreint, les régions situées entre le Shkumbin et le Mat, soit la partie méridionale de l'Albanie du Nord, avant de s'appliquer à l'ensemble de l'Albanie du Nord. De la même manière, le mot Toskëri s'applique d'abord à la région de montagnes située entre Berat et Korçë, avant de s'étendre à toute l'Albanie du Sud. A la différence de Shuteriqi, Zojzi inscrit son tableau de la division régionale dans l'ethnographie, et n'en fait pas la seule expression de rapports de forces politiques. Les différences entre la Gegëri et la Toskëri sont par exemple visibles dans la langue, dans l'habillement, l'habitat et l'outillage, dans la musique et le chant, ainsi que dans la danse. De la même manière, à l'intérieur de chacune des deux grandes régions, les unités constitutives se différencient par certains traits culturels.

La problématique de la diversité régionale et du fonctionnement de l'opposition entre Nord et Sud ne semble pas avoir été reprise par les ethnologues albanais depuis l'article de Zojzi, ce qui peut s'expliquer en partie par la volonté du pouvoir politique de faire disparaître toute référence à une possible division de la population albanaise sur une base régionale. Cet article constitue cependant une référence dans les études ethnographiques, dans la mesure où il définit, pour l'ensemble du territoire national, les « régions ethnographiques », les plus petites unités d'observation qui servent aujourd'hui encore de cadre à l'observation ethnographique. Et lorsque cet article est discuté, c'est plus dans le but de rectifier le détail de la délimitation de régions particulières que pour en critiquer l'argument général. On peut cependant en critiquer le caractère systématique, qui dissimule mal la volonté de réduire la diversité culturelle de l'Albanie à la seule division officiellement

²² Jean-François Gossiaux (2002), *Pouvoirs ethniques dans les Balkans*. Paris, Presses Universitaires de France, p. 24. L'expression de « révolution copernicienne » appliquée à F. Barth se trouve p. 12.

²³ Rrok Zojzi (1962), Ndamja krahinore e popullit shqiptar. *Etnografia shqiptare* 1, p. 16-64 [La division régionale du peuple albanais]. Je me réfère ici à la version abrégée parue en français dans *Ethnographie albanaise. Édition spéciale à l'occasion de la Conférence Nationale des Études Ethnographiques en Albanie (juin 1976)*, p. 7-17.

reconnue, celle qui sépare les Guègues des Tosques, et derrière laquelle est affirmée la « totalité du peuple albanais » (p. 9). Reprenant les termes de Claude Lévi-Strauss à propos du totémisme, on pourrait dire qu'un tel procédé revient « à faire en sorte que l'opposition, au lieu d'être un obstacle à l'intégration, serve plutôt à la produire »²⁴.

Les deux auteurs inscrivent la question de l'apparition de la Guèguerie et de la Tosquerie dans le cadre de la formation de la nation et du territoire national albanais. Cela pose la question des relations que les Albanais du dehors – principalement ceux du Kosovo et de Macédoine – entretiennent avec l'un ou l'autre de ces deux grands ensembles. Cependant, compte tenu du climat politique de l'époque à laquelle ces articles furent écrits, les Albanais du Kosovo et de Macédoine sont à peine mentionnés ; ainsi, pour Dh. Shuteriqi, ce n'est que depuis la généralisation de l'usage de Gegëri pour l'ensemble de la partie nord de l'Albanie, au début du XIX^e siècle, que les Albanais du Kosovo et de Macédoine sont considérés comme Guègues²⁵. Depuis les années 1990, et dans le discours commun, les Albanais de l'ex-Yougoslavie sont souvent présentés comme plus proches des Albanais du Nord que de ceux du Sud. Il faut signaler cependant, sur le plan linguistique, que la limite tracée entre les deux grandes formes dialectales, guègue et tosque, traverse la Macédoine de l'ouest, laissant la partie méridionale, autour de Bitola, dans le domaine tosque. Dans certaines [631] circonstances²⁶, les Albanais de ces régions se perçoivent effectivement comme étant différents de ceux de la partie septentrionale de la Macédoine de l'ouest. Mais, plutôt que la manifestation d'une frontière ethnique entre Guègues et Tosques, il faut y voir la tendance très fréquente à la singularisation sur la base de l'appartenance régionale.

Observations empiriques

On ne saurait limiter l'analyse de l'opposition entre Nord et Sud à celle de ses élaborations érudites et théoriques. Il suffit en effet de quelques observations de terrain pour constater le décalage existant entre le discours savant et la perception locale de la différence entre Nord et Sud²⁷. Dans ce qui suit, je présenterai comment les habitants de deux districts du Sud de l'Albanie (celui de Gjirokastër et celui du Devoll) se perçoivent, en tant qu'Albanais du Sud, par rapport à ceux du Nord. Les observations ont été recueillies entre 1995 et 2002 au cours d'enquêtes de longue durée portant sur les régions frontalières d'Albanie du Sud. Il ne s'agit donc que d'un aperçu partiel de la question, puisque je n'aborderai pas la façon dont les Albanais du Nord se perçoivent face à ceux du Sud. Je

²⁴ Claude Lévi-Strauss (1962), *Le totémisme aujourd'hui*. Paris, Presses Universitaires de France, p. 132.

²⁵ Shuteriqi, Mbi disa çështje... p. 212.

²⁶ Il s'agit ici d'interlocuteurs rencontrés à Istanbul, où ils avaient migré dans les années 1950. Il n'est pas impossible que, exposés différemment à la propagande diffusée par le pouvoir communiste de Tirana, les Albanais de la « diaspora » aient gardé en usage des catégories qui ont disparu en Albanie en conséquence de cette propagande.

²⁷ Ce qui ne signifie pas qu'il n'existe aucune interaction entre les deux discours. L'école, la presse et certains succès de librairie (souvent traduits de langues étrangères) favorisent la diffusion de thèses concernant l'origine et l'histoire des Albanais.

n'aborderai pas plus la question de l'apparition et de l'histoire de l'opposition entre Nord et Sud : apparaît-elle en même temps que celle entre Guègues et Tosques, ou la remplace-t-elle à l'époque communiste ?

Le premier trait marquant que révèlent ces observations, par rapport aux travaux cités dans les paragraphes précédents, est l'absence des appellations « Guègue » et « Tosque » dans le langage courant. De la même manière, les noms *Gegëri* et *Toskëri* ne sont guère utilisés pour désigner les deux moitiés du territoire albanais. Seuls les termes *gegërisht* et *toskërisht* sont entendus, pour distinguer la façon de parler des gens du Sud de celle des gens du Nord. Cela ne veut en aucun cas dire que ces appellations n'ont jamais été usitées par la population, et il faut certainement tenir compte ici du discours officiel, qui, à l'époque communiste comme aujourd'hui, tend à passer sous silence ce qui sépare pour insister sur ce qui rassemble. Officiellement, la division entre Guègues et Tosques, tout comme celle entre les communautés religieuses, n'avait plus lieu d'être dans l'Albanie socialiste, elle ne représentait qu'une étape sur la voie de l'unité nationale. Aujourd'hui, de manière significative, les manuels scolaires d'histoire et de géographie ne font aucune mention des Guègues et des Tosques, de même qu'ils passent sous silence tout ce qui pourrait apparaître comme un antagonisme entre Nord et Sud²⁸.

L'expression locale de l'opposition entre Nord et Sud

Si les appellations « Guègue » et « Tosque » ne sont pas utilisées pour se désigner par l'ensemble des gens du Nord et l'ensemble de ceux du Sud respectivement, c'est sans doute que ces catégories ne correspondent pas à un niveau d'identification pertinent. L'identification – en dehors de celle à la nation ou à la communauté religieuse – se fait à un niveau beaucoup plus bas, celui des multiples petites régions (*krashinë*) ou des villes qui forment la plupart du temps les communautés d'existence des Albanais. Être Devoll (du Devoll), Lunxhote (de Lunxhëri) ou Labe (de Labëri) fait sens, alors qu'être Tosque ne correspond à aucun sentiment d'appartenance commune. S'il existe par exemple depuis les années 1990 de nombreuses « associations culturelles et patriotiques » attachées à une région, une [632] ville ou parfois un village, il n'en est aucune qui se pose en tant que « tosque ». Il existe pourtant, entre ce niveau d'identification locale et celui de la nation, un niveau intermédiaire, où l'on pourrait s'attendre à trouver les catégories « guègue » et « tosque », qui est celui de l'opposition entre Nord et Sud. À Gjirokastër comme dans le Devoll, [633] on entend fréquemment les gens rappeler qu'ils appartiennent au Sud de l'Albanie, et qu'ils diffèrent en cela, sur de nombreux points, de ceux du Nord. Cette référence au Nord et au Sud ne signifie cependant pas la reconnaissance de deux unités territoriales distinctes et séparées par une frontière, comme le sont, dans la version savante, la Guèguerie et la Tosquerie, séparées par le fleuve Shkumbin. Les mots « nord » (*veri*) et « sud » (*jug*) font ici référence à deux espaces marqués de manière différentielle plus qu'à deux territoires, et la limite entre les deux est beaucoup plus une limite culturelle qu'une

²⁸ Je fais référence ici à des manuels à destination des élèves de lycée publiés dans les années 1990.

limite géographique²⁹. Dans certaines occasions, vues depuis le Devoll ou Gjirokastrë, des régions situées au sud du Shkumbin peuvent être perçues comme appartenant au Nord, parce qu'on leur attribue des caractéristiques, des façons d'être et de faire, qui sont celles que l'on associe au Nord. Une région perçue comme région de montagne par une autre qui s'identifie à la plaine est souvent rejetée vers le nord. Les catégories « nord » et « sud » ne recouvrent donc pas les catégories « Guèguerie » et « Tosquerie » du discours savant. La façon même dont sont désignés le Nord et le Sud montre qu'il ne s'agit pas d'une simple opposition spatiale ou géographique. Si, pour se désigner eux-mêmes, les gens du Sud disent « le Sud » (*jugu*), « dans le Sud » (*në jug*) ou simplement « chez nous » (*tek ne, tek neve*), la façon dont ils parlent du Nord est révélatrice de ce que recouvre la catégorie « nord ». Les expressions les plus courantes sont en effet, avec « dans le Nord » (*në veri*) et « ceux du Nord » (*ata të veriut*, avec une nuance péjorative), et de façon apparemment contradictoire, « en bas » (*poshtë*) et « dans la montagne » (*në malësi*). Les gens du Nord sont par ailleurs souvent désignés par le mot *malokë*, formé sur *mal*, la montagne, avec le suffixe péjoratif *-okë*.

Deux nouvelles oppositions apparaissent ici, entre plaine et montagne d'une part et entre haut et bas de l'autre. La première est sous-jacente à de nombreuses définitions des Guègues et des Tosques que l'on trouve dans la littérature étrangère, où les Guègues sont des montagnards et les Tosques des gens de plaine. Elle est également centrale dans la perception des différences entre Nord et Sud. Il s'agit là de catégories qui ne s'appliquent pas qu'à l'espace national dans le cadre de cette opposition entre Nord et Sud, mais sont très courantes au niveau local, dans la perception des espaces et des territoires villageois. Plaine et montagne, haut et bas organisent ainsi l'espace dans des régions au relief souvent très compartimenté et contrasté. La plupart des petites régions d'appartenance sont perçues selon une opposition binaire entre haut et bas : le bas-Dropull s'oppose au haut-Dropull, le bas-Devoll au haut-Devoll, et ainsi de suite. À chaque fois, les deux termes de l'opposition reçoivent des caractéristiques qui ne relèvent pas que de leur situation géographique. Si les villages du haut-Dropull, par exemple, sont situés à une altitude plus élevée que ceux du bas-Dropull, ils sont aussi réputés pour être plus hospitaliers et plus attachés aux traditions ; dans le Devoll, les villages de la haute vallée sont connus pour leur architecture, au caractère plus urbain que celle des villages de la plaine.

Le Nord vu depuis le Sud

Pour comprendre la façon dont les gens du Sud perçoivent ceux du Nord, il faut d'abord tenir compte du type d'interactions qui les rapprochent. Parmi ceux qui s'autorisent à parler du Nord en connaissance de cause figurent des gens qui ont effectué des séjours dans le Nord, en général pour des raisons professionnelles. Cela s'applique surtout à la période communiste, lorsque des enseignants, des cadres et des ouvriers

²⁹ Les mots même désignant le Nord et le Sud semblent marquer cette frontière culturelle, dans la mesure où le premier, *veri*, est probablement issu du grec βορεια, donc emprunté au voisin du sud, alors que le second, *jug*, est un mot slave, emprunté au voisin du nord.

spécialisés originaires du Sud étaient envoyés dans les villages du Nord, le plus souvent en début de carrière et pour des périodes limitées. Depuis la fin de la période communiste, ces mouvements se sont fortement atténués. Ils sont remplacés par un mouvement inverse, qui amène des gens originaires du Nord à traverser les régions du Sud dans leur migration vers la Grèce (le Devoll est, par exemple, un point de passage très fréquenté, [634] y compris par les clandestins) et parfois à y travailler de façon permanente ou saisonnière, dans des emplois peu qualifiés. Une hiérarchisation sociale apparaît alors, souvent très marquée : tandis que les gens du Sud envoyés au travail dans le Nord se sentent investis d'une mission civilisatrice, on raconte que, pendant le communisme, des gens du Nord étaient envoyés en apprentissage dans le Sud afin de tirer profit du plus grand développement des régions méridionales. Il arrive ainsi que, dans le district de Gjirokastër, les villageois montrent aujourd'hui des photos de famille de cette époque, « avec, dans le fond, le *malok* qui travaillait à la maison ». En dehors du domaine professionnel, la pratique communiste de l'exil intérieur (*internim*) favorisait les contacts entre Nord et Sud, dans la mesure où les victimes de cette mesure punitive (en général des opposants politiques) étaient envoyées dans des villages ou des camps éloignés, où elles rencontraient des familles venues de tout le pays. Enfin, les grandes villes, et en premier lieu la capitale, constituent aussi un lieu de contact entre Nord et Sud, et les familles originaires du Sud ne manquent pas de préciser qu'elles ont pour voisin de palier une famille de *malok*.

Les marqueurs de la frontière qui sépare, considérée depuis le Sud, les Albanais du Nord de ceux du Sud peuvent être regroupés sous quatre grandes catégories : la langue, l'habitat, l'alimentation et le caractère moral. La langue est le seul domaine dans lequel les mots « guègue » et « tosque » se sont imposés dans le vocabulaire courant. Si certaines régions du Sud revendiquent des particularités linguistiques justifiant l'emploi d'un terme spécifique pour désigner leur façon de parler (les gens du Devoll, par exemple, parlent la *devolliçe*), c'est avant tout en tant que *toskërisht* que l'on définit la langue du Sud, opposée au *gegërisht* des gens du Nord. Il faut sans doute voir là l'influence de l'enseignement, dans la mesure où l'histoire de la langue et de la littérature est le seul domaine où les mots *geg* et *toskë* sont restés en usage, pour définir les deux grandes variantes dialectales de l'albanais contemporain. La première attitude est d'affirmer la différence radicale entre les deux langues et l'absence d'intercompréhension ; cette affirmation est d'autant plus forte de la part des gens qui n'ont pas fait l'expérience de la langue du Nord, en particulier des femmes et des enfants, moins concernés que les hommes par la mobilité à travers le pays. Dans la pratique, l'intercompréhension est possible, même si elle demande, selon les cas, un certain temps d'adaptation. Elle est facilitée par la diffusion, à l'école et dans les médias, d'une langue standard reposant certes sur la langue du Sud, mais empruntant certains de ses traits à la langue du Nord, et comprise par toute la population. L'accueil de réfugiés kosovars dans les villages du Sud, en 1999, a été l'occasion de tester cette intercompréhension et les mêmes gens qui, en 1996, prétendaient que les Kosovars parlaient un incompréhensible mélange de guègue et de serbe, reconnaissent en 2000 s'être parfaitement entendus avec leurs invités. L'image dominante reste cependant celle d'une langue tosque plus « pure » (*e pastër*) et porteuse de plus de modernité et de culture. Ses locuteurs rappellent souvent qu'elle a servi de base à la langue standard, la « langue littéraire nationale » et qu'il a fallu, pendant le communisme, « ouvrir des écoles dans le

Nord, pour leur apprendre à parler». Les gens du Sud se posent donc fréquemment comme les seuls véritables locuteurs de la langue albanaise et ne voient pas d'un bon œil les quelques tentatives de renaissance du guègue littéraire qui ont suivi son interdiction à l'époque communiste.

L'habitat est le deuxième domaine qui marque la frontière entre Nord et Sud. Comparé aux régions du Sud, caractérisées par un habitat en villages groupés, les *fsbat*, le Nord apparaît comme une région d'habitat dispersé où les maisons sont éloignées les unes des autres. Ainsi, à des villages denses, groupés autour d'un centre, que l'on aime à comparer à la ville (nombreux sont ceux qui s'enorgueillissent de leur caractère urbain : électrification, rues pavées, évacuation des eaux, commerces), s'opposent des villages tellement dispersés qu'aucune vie sociale n'y est possible. L'opposition entre gros villages de plaines et hameaux montagnards est classique dans les Balkans et elle a été mise en évidence par Jovan Cvijić comme par Paul Vidal de la Blache. Ce dernier rappelle à propos des hameaux de montagnes : « C'est de ces peuples que Constantin [635] Porphyrogénète écrivait : ils ne peuvent souffrir que deux cabanes soient l'une près de l'autre³⁰ », un motif que l'on retrouve aujourd'hui en Albanie : « Dans le Nord, les maisons sont dispersées, se souvient un cadre originaire de Lunxhëri, il y en a deux ou trois par ici, deux ou trois par là, à deux kilomètres de distance. Les gens s'appellent les uns les autres en criant, les mains sur les oreilles. » Un instituteur du Devoll explique de même : « Il y a une maison d'un côté de la montagne et une autre de l'autre côté. Ils vivent repliés sur eux-mêmes, avec leurs troupeaux, sans voir personne ».

Pratique hautement culturelle, l'alimentation est un objet de choix pour tracer la limite entre soi-même et les autres ; elle revient donc fréquemment dans la façon dont les gens du Sud parlent de ceux du Nord. Vue depuis le Sud, l'alimentation de gens du Nord est d'abord caractérisée par sa pauvreté, son manque de variété et sa simplicité. Les légumes y sont dits inconnus, en dehors des haricots secs qui constituent la base de l'alimentation ; le reste consiste en viande et fromage, ce qui n'entre pas, dans la conception en vigueur dans le Devoll par exemple, dans la catégorie « cuisine », dont font partie à la fois les plats de légumes frais et ceux à base de céréales. D'où les récits concernant des groupes de femmes du Nord envoyées en apprentissage culinaire dans le Sud, que l'on entend à Gjirokastrë comme dans le Devoll. Cette pauvreté culinaire est rapportée au manque de terres agricoles : le Nord est perçu comme une région de montagne, la terre y est rare et les conditions climatiques difficiles³¹. Face au Nord montagneux et consommateur de produits de l'élevage (viande et fromage), le Sud apparaît comme une terre agricole, aux cultures riches et variées. L'alimentation du Nord se caractérise ensuite, aux yeux des gens du Sud, par son manque d'hygiène. Il s'agit à la fois d'un manque de propreté général que l'on

³⁰ Paul Vidal de la Blache, 1922. *Principes de géographie humaine*, p. 188. Cité ici d'après Fernand Braudel (1990), *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*. Paris, Armand Colin, tome 1, p. 36, note 36.

³¹ L'historien Stavri Naçi rapporte cependant les observations de voyageurs étrangers selon lesquelles, au début du XIX^e siècle, les terres d'Albanie du Nord étaient plus riches et mieux cultivées que celles du Sud. Stavri N. Naçi (1986), *Pashallëku i Shkodrës (1796-1831)*. Tiranë, Akademia e shkencave e RPS të Shqipërisë, p. 12-14.

reproche aux gens du Nord, et qui s'applique ici à la vaisselle et à la conservation des aliments, et du dégoût pour certains aliments considérés comme impropres à la consommation. Ceux qui ont travaillé dans le Nord racontent ainsi leur répulsion face aux façons de manger des *malok* : ils n'ont pas d'assiettes, mais chacun se sert dans le plat commun et boit dans le même verre. « En sept ans, je n'ai pas vu une fourchette », raconte un ancien officier de Lunxhëri. C'est aussi le cas du sang, que l'on prétend ne pas manger dans le Sud, contrairement à ce qui se ferait dans le Nord : « ici, dans le Sud, on ne le mange pas, jamais, explique un habitant du Devoll après avoir égorgé un veau. Alors que dans le Nord, ils le font cuire et ils le mangent. Mais ce n'est pas bien. Le sang véhicule toutes les maladies que la bête peut avoir, c'est pourquoi il ne faut pas le manger. Même les chiens ne sont pas autorisés à le manger, quand on tue un animal. C'est mauvais pour eux ». Cet exemple éclaire le fonctionnement de l'opposition entre Nord et Sud : de toute évidence, cette opposition n'est pas la plus pertinente quand il s'agit de savoir qui mange du sang et qui n'en mange pas, puisque le sang est consommé dans certaines régions du Sud. Mais le sang étant jugé impropre à la consommation, sur la base d'une opposition entre propre et sale, la pratique de manger le sang est rejetée vers le Nord : nous n'en mangeons pas, mais ceux du Nord en mangent parce qu'ils sont sales. On voit par là que les pratiques que l'on oppose à celles du Nord ne sont pas forcément communes à l'ensemble du Sud, mais particulières à une petite région. Elles prennent cependant sens dans le cadre de l'opposition entre Nord et Sud.

Les caractéristiques morales constituent enfin un autre réservoir de marqueurs de la frontière entre Nord et Sud. La pauvreté et l'arriération des gens du Nord s'accompagnent de leur réputation de générosité, en particulier sous la forme de l'hospitalité. Cette dernière, la *mikpritje*, fait partie des valeurs nationales autant que des [636] stéréotypes les plus courants sur les Albanais. S'il est indéniable que l'hospitalité vis-à-vis des étrangers fonctionne réellement dans les villages albanais, y compris dans le Sud, il est intéressant de noter que lorsque les gens du Sud cherchent sinon à critiquer cette tradition d'hospitalité, du moins à lui retirer son aura de valeur de la nation albanaise, ils le font en stigmatisant la générosité outrancière des gens du Nord. L'instituteur du Devoll cité plus haut, en poste dans le Nord au début de sa carrière, raconte qu'il avait un jour refusé le litre de lait que lui avait apporté un élève, car il savait que le Parti interdisait ce genre de pratiques. « Le jour même, dit-il, le père de l'élève, un géant avec une grosse moustache, est venu voir le directeur et a demandé, en colère, qui était le jeune instituteur qui l'avait offensé en refusant son cadeau. » Ce que l'on cherche souvent à dénoncer dans le comportement des gens du Nord est une soumission trop stricte à la coutume, une rigidité dans les relations sociales que le Sud aurait abandonnée sous l'influence du monde extérieur. Nombreux sont les gens du Sud pour qui un séjour dans le Nord est vécu comme une expérience contraignante, au cours de laquelle ils ont ressenti comme jamais le poids des conventions sociales. C'est le cas en particulier lors des réunions familiales ou des festivités, où l'on oppose le rituel très réglé des gens du Nord à la plus grande liberté en vigueur dans le Sud, où l'on peut parler et boire sans se soumettre au rituel.

Face à la douceur (*butësi*) et à la culture (*kulture*) des gens du Sud, le comportement de ceux du Nord est souvent qualifié de fanatique (*fanatik*), comme une marque de leur

arriération. Le fanatisme du Nord se manifeste parfois dans le domaine religieux, mais c'est d'abord dans le contexte des relations familiales que les gens du Sud le repèrent. Dans le Nord, dit-on, les hommes et les femmes mangent séparément et les femmes ne peuvent pas pénétrer dans la pièce où mangent les hommes ; les femmes ne doivent ni voir ni être vues d'hommes extérieurs à la maison. Là encore, les représentations sont éloignées de la pratique, ne serait-ce parce qu'il est fréquent, dans les villages du Sud, qu'hommes et femmes ne mangent pas ensemble, mais dans les régions mixtes du Sud, ces mêmes représentations ont lieu de la part des chrétiens envers les musulmans, avec toujours un certain décalage par rapport à la réalité. Les musulmans du Devoll, par exemple, sont d'ailleurs prompts à dénoncer le fanatisme du Nord comme la marque de l'empreinte plus profonde que l'islam a laissée dans ces régions, alors qu'eux-mêmes perçoivent leur coexistence avec les chrétiens comme la marque et la cause de leur douceur. La religion musulmane n'est cependant pas la seule source du fanatisme. Les gens du Nord sont de nature violente et emportée, et ne connaissent ni la mesure ni la tolérance. On les dit sauvages (*i egër*), leurs coutumes sont sévères (*i ndyrë*) ou barbares (*barbar*) et, parmi elles, l'institution de la vengeance du sang (*gjakmarrje*) est souvent citée comme révélatrice de la nature et du comportement des gens du Nord auxquels elle est strictement associée. Dans le Devoll comme en Lunxhëri (Gjirokastër), on prétend ne pas connaître la vengeance (*hasmëri*), contrairement au Nord, et on voit là l'influence de l'émigration et de la culture que les migrants ont apportée de l'extérieur³².

Lorsqu'il est question de violence et d'intolérance, les habitants du Kosovo sont fréquemment assimilés à ceux du Nord de l'Albanie, comme partageant une même nature ; ils sont d'ailleurs rejoints dans cette réputation par les Serbes, que les gens du Sud perçoivent comme très proches des Kosovars. « Les Albanais du Kosovo [et ceux du Nord de l'Albanie], explique un commerçant du Devoll, parlent la même langue, mais ils sont différents des Albanais [du Sud] : ils sont plus rudes, plus grossiers, comme les Serbes ; alors que ceux du Sud sont plus doux et plus cultivés. Ici, on dit souvent que les Serbes et les Kosovars sont des têtes de mules : ils n'ont qu'une idée en tête, et ils ont la tête dure. » Si l'accueil de réfugiés du Kosovo en 1999 a parfois modifié cette perception parmi les gens du Sud, ce n'est pas toujours le cas, et les habitants [637] de la région majoritairement chrétienne de Lunxhëri, dans le district de Gjirokastër, justifient l'absence de réfugiés dans leurs villages par le refus des Kosovars de cohabiter avec des chrétiens, signe de leur fanatisme religieux. Les Kosovars ne sont-ils pas, comme le dit en 2001 un habitant de Lunxhëri déplorant le soutien que les Américains leur ont apporté, « une même engeance (*fis*), un même sang (*gjak*), une même religion (*fë*) avec Ben Laden » ? Dans le Devoll majoritairement musulman, le passage des Kosovars n'a pas toujours permis de modifier l'opinion que l'on se faisait d'eux, et on les accuse d'avoir abusé de la situation ou de s'être livrés à des trafics, activité dont les Albanais du Nord, au yeux de ceux du Sud, sont de grands spécialistes.

³² Les généalogies recueillies en Lunxhëri et dans le Devoll révèlent cependant un certain nombre d'affaires de vengeance, à l'origine du déplacement de certaines familles vers ou depuis d'autres régions.

Ces quelques observations montrent d'abord que, vue depuis le Sud, l'opposition entre Nord et Sud est orientée : qu'il s'agisse de la langue, de l'habitat, de l'alimentation ou des mœurs, le Sud est supérieur en tout, ce que résume très bien la désignation du Nord, perçu par ailleurs comme région de montagne, comme *poshtë* (« en bas, en dessous »), le renvoyant ainsi à une position d'infériorité. De là aussi la mission civilisatrice dont se sentent investis les gens du Sud envoyés dans le Nord. Elles montrent ensuite que l'ensemble des représentations de ce que les gens du Sud sont ou ne sont pas par rapport à ceux du Nord repose sur une très faible connaissance directe de ces derniers. Tout se passe comme s'il s'agissait d'abord d'attribuer aux autres des caractéristiques que l'on refuse de s'attribuer à soi-même, parce qu'elles ne correspondent pas à l'image actuelle de la modernité et de la culture. Il se trouve par ailleurs que la plupart des oppositions liées à ces représentations (douceur contre violence, propre contre sale, etc.) ne se rencontrent pas que dans le cadre des rapports entre Nord et Sud. Elles font également partie d'un réservoir de traits distinctifs dans lequel on puise pour tracer d'autres lignes de division.

Un système d'oppositions

Il est particulièrement significatif à cet égard que dans les deux régions considérées ici, les mêmes stéréotypes que l'on applique généralement au Nord marquent également des voisins très proches. En Lunxhëri, région chrétienne du district de Gjirokastrë, ce sont les Labes, musulmans vivant de l'autre côté de la rivière, en Labëri³³, qui occupent une position proche de celle des *malok*. Éleveurs vivant dans des villages de montagne, ils sont eux aussi perçus comme violents et emportés (ils pratiquent la vengeance), et on les présente souvent comme des paysans ignorant les usages du monde, en particulier les usages rapportés d'émigration par les Lunxhotes chrétiens. Ils sont aussi volontiers présentés comme voleurs ou trafiquants. Les Lunxhotes pour leur part se présentent comme des aristocrates paisibles et cultivés, en contact depuis longtemps avec les grandes villes et le monde moderne. Le parallélisme ne va cependant pas plus loin, les Labes se voyant attribuer une qualité rarement reconnue aux *malok*, le patriotisme. Cela ne signifie pas par ailleurs un quelconque sentiment de proximité entre Labes et gens du Nord. Racontant comment elle a un jour hébergé un *malok* qui rentrait de Grèce, une Labe de Lunxhëri conclut avec une grimace : « Il était sale et j'ai tout lavé après son départ ».

Dans le Devoll, région mixte à majorité musulmane, les musulmans occupent par rapport aux chrétiens une position équivalente à celle des *malok* dans l'opposition entre Nord et Sud : de l'avis des chrétiens comme de leur propre point de vue, les musulmans sont en effet en position [638] d'infériorité culturelle³⁴. Moins concernés par l'émigration avant la Seconde Guerre mondiale, ils n'ont pas « vu le monde » et n'en ont pas appris les usages modernes, pas plus qu'ils n'en ont rapporté les richesses. Ils sont d'autre part perçus

³³ Mais depuis la Seconde Guerre mondiale, un certain nombre d'entre eux se sont installés dans quelques villages de Lunxhëri.

³⁴ La situation dans le Devoll est développée dans Gilles de Rapper (2002), Espace et religion : chrétiens et musulmans en Albanie du Sud. *Études balkaniques. Cahiers Pierre Belon* 9, p. 17-39.

comme violents et emportés, tout en étant généreux et hospitaliers, malgré leur pauvreté. Voici par exemple ce qu'un chrétien d'un village mixte du Devoll rapporte de ses voisins musulmans, en novembre 1995 : « il y a trois ans, les maisons musulmanes étaient vides et pauvres : pas de tapis, pas de meubles, pas de vaisselle. Ils mangeaient du pain de maïs, autour d'une *sofër* [table ronde et basse], assis en tailleur ». À la même époque, un musulman de Bilisht, le chef-lieu du Devoll, raconte son expérience dans le Nord, à Librazhd, où il a vécu plusieurs années : « ce sont des régions arriérées, où les gens mangent encore assis par terre autour de la *sofër*, sans fourchette. Pour dormir, ils n'ont pas de courtoise, mais des peaux de mouton. Ils n'ont pas d'oreiller, mais utilisent un morceau de bois entouré de chiffons ».

Il faut cependant noter une différence entre l'opposition entre Nord et Sud et celle entre chrétiens et musulmans, telles qu'elles se manifestent dans le Devoll, qui concerne la valeur attribuée à la montagne. Dans la première opposition, le Nord est généralement associé à la montagne, à laquelle sont attribuées des valeurs négatives (enclavement, sauvagerie) ; dans le cadre du Devoll en revanche, les musulmans sont associés à la plaine et les chrétiens à la montagne, en conformité avec leur répartition démographique. Les valeurs attribuées à la plaine et à la montagne sont alors inversées, ce qui semble montrer que l'opposition matricielle est celle entre musulmans et chrétiens : ayant accès aux terres agricoles de la plaine, explique-t-on, les musulmans n'ont pas ressenti la nécessité d'émigrer, tandis que les chrétiens cantonnés dans les montagnes ne pouvaient faire autrement pour survivre que de partir à l'étranger, ce qui en définitive les a rendus plus riches, plus malins et plus cultivés que les musulmans attachés à la glèbe. Aujourd'hui, les villages de plaine sont perçus comme pauvres et sales, et ceux de montagne jouissent d'une réputation de richesse et de propreté qui fait qu'on les compare fréquemment à la ville. Malgré l'inversion de valeur de la montagne et de la plaine, la position des musulmans par rapport aux chrétiens est nettement équivalente à celle des gens du Nord par rapport à ceux du Sud, à tel point que le passage des uns aux autres se fait sans qu'on y prenne garde : il n'est pas rare que, cherchant à exprimer ce qui différencie le Nord du Sud, on en vienne à parler des musulmans et des chrétiens du Devoll. C'est le cas dans l'exemple suivant, où Tomor, du village musulman de Sul, stigmatise le poids des traditions dans le Nord de l'Albanie :

La montagne (malësi, c'est-à-dire ici, « le Nord »), dit-il, a des coutumes strictes. La femme par exemple y travaille beaucoup plus dur. Dans le Sud au contraire, du fait de l'émigration en Amérique et en Australie, la position de la femme est plus libre, même si elle n'est pas émancipée comme à l'ouest [de l'Europe]. L'émigration a aussi apporté des changements de mentalité. Un homme de Ziçisht [village chrétien voisin de Sul] avait émigré et avait fait fortune en Amérique. Quand il est rentré, on lui a demandé comment il avait fait fortune. Il a seulement répondu qu'il essayait toujours son assiette avec la dernière bouchée de pain. Cela veut dire qu'il ne faut pas demander plus que ce dont on a besoin, pour en laisser ensuite la moitié. Il faut économiser. Ici, au contraire, on a l'habitude de dire à celui qui ne veut pas boire de café dans la maison où il est entré, « ce n'est pas un café qui nous appauvrit ». Mais pourquoi lui donner un café s'il n'en veut pas, et si c'est pour en manquer le lendemain ?

Cet exemple montre comment fonctionne l'opposition entre Nord et Sud dans le contexte du Devoll : Tomor commence par opposer le Nord, avec ses coutumes sévères, au Sud, dans lequel il se place lui-même, influencé par l'émigration. Le Sud est d'abord le lieu de l'innovation et de la raison : la générosité et l'hospitalité n'y sont pas poussées jusqu'à l'absurde, on cherche plutôt à économiser, et il s'oppose au Nord plus conservateur et plus arriéré. Dans un [639] deuxième temps, une autre opposition se substitue à l'opposition entre Nord et Sud, celle entre musulmans et chrétiens du Devoll. L'innovation en question, un « changement de mentalité », devient le fait d'un « homme de Ziçisht », village entièrement chrétien, et la générosité à outrance (obliger l'hôte à boire un café même s'il le refuse) est rapportée à un « ici » qui désigne le village musulman de Sul, où vit Tomor. Autrement dit, ce que ce dernier reprochait d'abord au Nord, depuis sa position d'homme du Sud, il se l'attribue ensuite à lui-même, en tant que musulman. Mais le rapport aux valeurs reste le même : ce qui est bon en tant que pratique du Sud le reste en tant que pratique chrétienne, ce qui est condamnable en tant que pratique du Nord le devient en tant que pratique musulmane. L'image que l'on construit du Nord nous renvoie à notre propre image, mais dans un autre système d'oppositions. Il est révélateur à cet égard que les discours sur le Nord sont comparativement plus le fait des musulmans que des chrétiens. Ces derniers en effet sont plus portés à voir l'autre sous la forme d'un musulman que sous la forme d'un homme du Nord.

L'interprétation de la crise de 1997 faite par les habitants des deux régions en question montre par ailleurs comment des événements qui sont perçus de l'extérieur comme la manifestation d'un antagonisme entre Guègues et Tosques, ou entre Nord et Sud, sont vécus localement dans un cadre qui est d'abord celui des lignes de division de la société locale. Racontant au printemps 2000 les événements qui s'étaient déroulés trois ans auparavant, les habitants d'un village chrétien du Devoll ne firent référence ni à l'antagonisme entre Nord et Sud, ni même à l'affrontement entre bandes rivales ou soutenant des partis politiques rivaux. Ils racontèrent plutôt comment les habitants du village voisin, musulmans, avaient profité des troubles pour venir les attaquer et voler leur bétail. C'est en tant que chrétiens qu'ils s'étaient sentis visés, et désignaient clairement leurs agresseurs en tant que musulmans. Le conflit ne leur apparaissait que comme l'irruption de la violence physique dans des relations qui étaient déjà tendues entre communautés religieuses, non seulement dans le cas particulier de leur village, mais pour le pays tout entier, que les musulmans menaient vers le chaos. Sali Berisha n'est-il pas musulman ? Plus encore, un an après la guerre du Kosovo, Slobodan Milošević était évoqué comme celui qui avait cherché à protéger les chrétiens de la violence des musulmans. Chez les chrétiens de Lunxhëri pareillement, la crise de 1997 semble surtout avoir renforcé la méfiance envers les Labes musulmans en réveillant des souvenirs de relations plus violentes entre les deux régions : comme ils l'avaient fait par le passé, raconte-t-on, les musulmans étaient venus voler le bétail et piller les églises des chrétiens. Et dans le conflit qui opposa en 2001 deux leaders socialistes tous deux originaires du Sud, les Lunxhotes exprimèrent leur préférence pour Fatos Nano, chrétien, au détriment du musulman Ilir Meta.

Reposant sur des sources en provenance exclusive du Sud de l'Albanie, cet article ne se veut qu'une approche partielle de la question des rapports entre Nord et Sud en Albanie.

Il montre néanmoins que l'existence et l'opposition de deux groupes constitutifs de la population albanaise, les Guègues et les Tosques, trop souvent reproduites comme une connaissance de base sur l'Albanie, ne sont pas pertinentes pour comprendre la façon dont les Albanais perçoivent leur appartenance à la nation et vivent les événements des dernières années. S'il existe une structure ethnique en Albanie, ce n'est pas dans la division entre Guègues et Tosques qu'il faut la chercher, mais plutôt dans les relations entre Albanais, Valaques, Roms, Grecs et Macédoniens, ou même entre chrétiens et musulmans. Pour reprendre les critères proposés par Jean-François Gossiaux³⁵, il n'existe en effet ni proscription matrimoniale entre Nord et Sud, ni règle de descendance, ni mythe d'origine des Guègues et des Tosques³⁶, alors que ces [640] critères se rencontrent pour les autres groupes. La manière dont s'exprime l'opposition entre Nord et Sud apparaît plutôt étroitement dépendante d'un ensemble de représentations sur la culture et la modernité, sur ce qu'il est bon de faire et de ne pas faire, représentations qui font d'abord sens au niveau local, en fonction des lignes de divisions et des oppositions perçues dans l'expérience quotidienne. En d'autres termes, les stéréotypes qui semblent marquer la frontière entre Nord et Sud sont d'abord ceux qui marquent les frontières en vigueur à l'échelle locale, entre voisins. Selon les circonstances, selon la position du locuteur dans le contexte local, l'une ou l'autre de ces oppositions sera mise en avant pour interpréter un événement ou orienter un comportement : Nord contre Sud, musulmans contre chrétiens, montagne contre plaine. On peut cependant noter d'une part le caractère fondamental, voire matriciel, de l'opposition entre musulmans et chrétiens, et d'autre part remarquer que la plupart de ces oppositions et traits récurrents (plaine et montagne, culture et arriération, alimentation, apparence physique, caractère moral) dépassent le cadre de la société albanaise, pour former une sorte de lexique des représentations de l'altérité en vigueur dans les autres sociétés balkaniques et, au-delà, dans d'autres régions de la Méditerranée.

Aucune des trois interprétations discutées ici ne semble donc épuiser la question de l'opposition entre Nord et Sud en Albanie. L'interprétation occidentale, peu critique, présente un tableau artificiellement contrasté de cette opposition ; celle des savants albanais souffre de l'orientation politique à laquelle ceux-ci étaient soumis, et minimise la portée de l'opposition ; l'interprétation locale, enfin, dans les deux variantes rapportées ici, renseigne plus sur les divisions locales que sur l'opposition entre Nord et Sud. Il n'en reste pas moins que l'on ne peut saisir pleinement le fonctionnement de cette opposition en restant au seul niveau des représentations et que beaucoup reste à faire pour rapporter les différentes interprétations discutées ici aux différences réelles qui sont attestées entre le Nord et le Sud au cours de l'histoire. Car il semble bien que l'on touche ici à une question fondamentale de la réalité albanaise, celle de la prise en compte de la diversité régionale dans la formation de la nation et du territoire national.

³⁵ Gossiaux, *Pouvoirs ethniques dans les Balkans* p. 18 et 30.

³⁶ Je n'ai rencontré au cours des entretiens qu'une seule référence à un mythe d'origine des Guègues et des Tosques, qui fait venir ces derniers de Toscane (« Ils se sont installés entre les Guègues et les Grecs, c'est pour ça qu'ils ont du mal à s'entendre »). Il s'agit d'une référence directe au livre de Robert d'Angely, récemment traduit en albanais, et qui connaît un vif succès (Robert d'Angely (1998), *Enigma*. Tiranë, Toena).